

Le Maroc

M. El Fasi

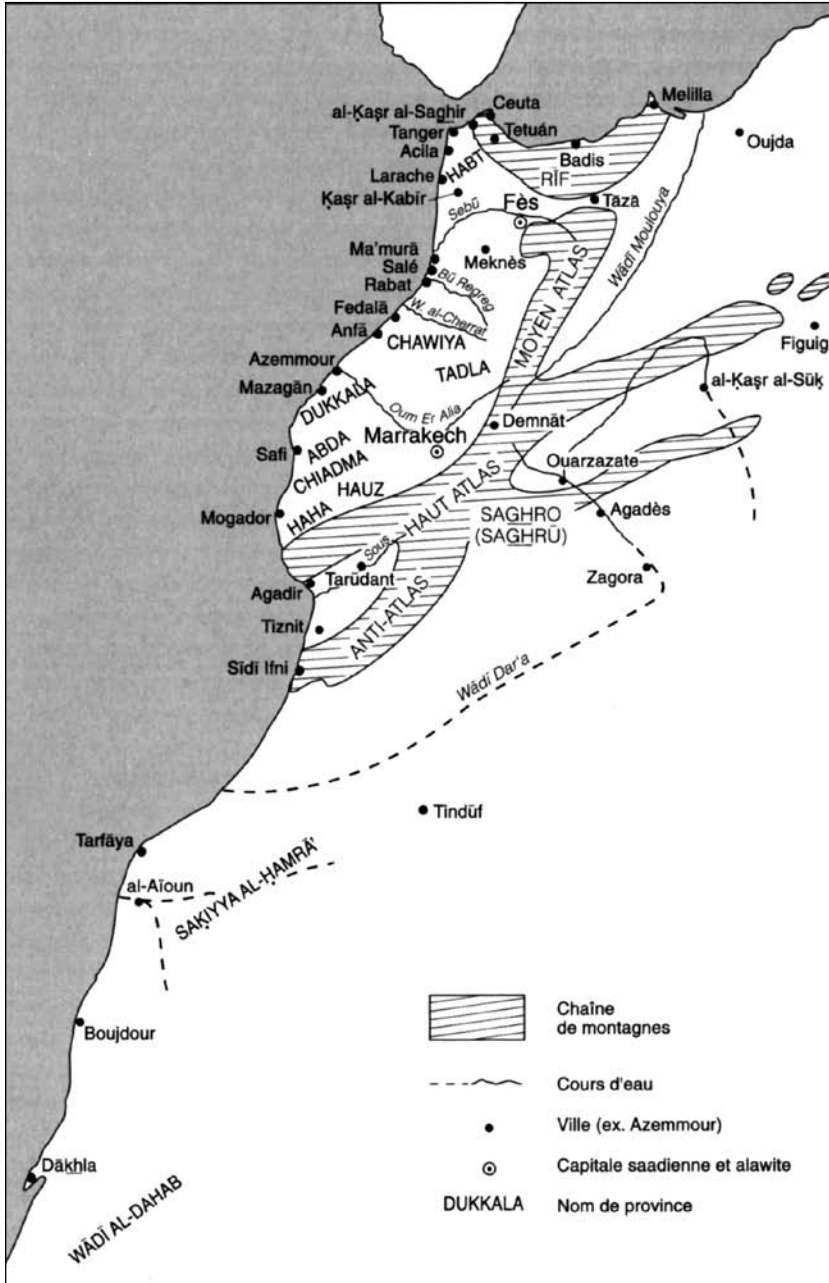
On a vu, dans le volume IV, comment l'Espagne et le Portugal avaient, au XV^e siècle, lancé leur offensive contre l'Afrique du Nord et, en particulier, contre le Maroc. Les Portugais, à partir de 1415, année où ils conquièrent Ceuta, prirent] pied peu à peu en de nombreux points du littoral atlantique dont ils firent les bases de lancement de leurs incursions dans l'arrière-pays marocain.

Tous ces événements eurent de vives répercussions et suscitèrent une forte résistance ainsi qu'un puissant désir de libérer les places conquises. Les différents *shaykh* des *zāwiya*¹ et confréries religieuses attisèrent cet état d'esprit et l'employèrent à affermir leur pouvoir et à préparer la population au combat contre ces envahisseurs, lesquels étaient considérés comme de nouveaux croisés.

Quelques *shārīf* du Dar'a avec, à leur tête, Abū 'Abd Allāh, surnommé al-Ḳā'im bi-'Amr Allāh (Celui qui se soulève sur l'ordre de Dieu), se désignèrent alors pour combattre les infidèles et leur faire évacuer les places qu'ils occupaient dans le pays. La proclamation au pouvoir d'al-Ḳā'im bi-'Amr Allāh, en 1511, marqua l'avènement de la dynastie des Saadiens. La lutte dura une quarantaine d'années. Elle était dirigée, d'une part, contre les Portugais et, d'autre part, contre les rois wattasides.

Dans le Sud marocain, les Portugais étaient si peu en sûreté qu'ils ne quittaient plus leurs enceintes fortifiées. Dès lors, le déclin de la colonisation portugaise ne fit que s'accélérer. Les coups portés aux postes fortifiés

1. La *zāwiya* est, entre autres, un centre culturo-religieux. Quand elle est fortifiée et abrite des défenseurs de la foi, on l'appelle *ribāt*.



8.1. Le Maroc aux XVI^e et XVII^e siècles (d'après M. El Fasi).

portugais par les *shārīf* et les chefs religieux (que les historiens européens appellent marabouts) se multiplièrent et leurs assauts furent souvent sanglants.

Les Portugais étaient également menacés au nord par les combattants de Salé qui ne cessaient de harceler Acila (Arzila) et les autres *presidios* occupés par les Portugais. Et c'est ainsi qu'ils furent chassés d'al-Ma'murā (appelée aujourd'hui al-Mahdiyya), à l'embouchure du Sebū.

Pendant cette période, les luttes entre la nouvelle dynastie des Saadiens installés dans le sud du pays et la vieille dynastie des Wattasides-Mérinides causaient au Maroc les plus grands préjudices car elles affaiblissaient les uns et les autres et les empêchaient de libérer tous les postes occupés par les Portugais. Heureusement, à la suite d'une bataille indécise entre le sultan wattaside Aḥmad et le *shārīf* Aḥmad al-A'raḍj, qui eut lieu au Tadla en 1527, fut conclu un traité stipulant que les Saadiens garderaient le Sous et Marrakech, et que le reste du pays serait conservé par le Sultan avec, toujours, Fès pour capitale.

Ces dispositions permirent au Maroc de jouir de douze années de paix. Les Saadiens en profitèrent pour accroître et organiser leurs forces et pour se consacrer à la lutte contre les Portugais.

C'est alors qu'un événement important eut lieu. Le gouverneur du Sous, le *shārīf* Muḥammad al-Mahdī, avait intensifié la culture de la canne à sucre sur ses terres² et développé le commerce du sucre. Mais les Portugais avaient le monopole de l'exportation de ce produit à partir du port d'Agadir qu'ils occupaient encore. Le sultan saadien décida alors de libérer celui-ci. Cette place portugaise était appelée par ses occupants Santa-Cruz du Cap d'Aguer. Muḥammad al-Shaykh avait déjà levé une armée capable d'affronter les Portugais et de leur faire évacuer Agadir. Avec l'aide de l'artillerie, il assiégea la ville mais il dut attendre six mois pour pouvoir ouvrir une brèche dans ses défenses. La prise d'Agadir eut un retentissement considérable au Portugal et eut pour conséquence immédiate l'évacuation de Safi et d'Azemmour (1542). Mais Mazagān (al-Djadīda) resta aux mains des Portugais parce qu'elle était plus facile à défendre.

Ces victoires des *shārīf* les firent apparaître comme les champions du *djihād* et Muḥammad al-Shaykh comme le héros de la libération nationale, ce qui lui assura dans le pays un prestige considérable. Il pouvait dès lors reprendre la lutte contre les Wattasides et tenter de reconquérir le nord du Maroc, que ceux-ci continuaient à gouverner selon les termes du Traité de Tadla.

Muḥammad al-Shaykh, après avoir chassé son frère et rival Aḥmad al-A'raḍj au Tafilalet, fut libre d'en finir avec les Wattasides. Il entreprit d'occuper Fès, dont la possession lui assurerait le pouvoir suprême au Maroc.

2. On sait que la production de sucre datait du haut Moyen Âge. Le Maroc en était le premier exportateur. Voir D. de Torres, 1667, chap. XXXV; P. Berthier, 1966. Les recherches de P. Berthier ont été encouragées par l'université où travaillait l'auteur de ce chapitre, dans les années 50; elles constituent le meilleur travail sur le sujet.

La lutte entre l'ancienne et la nouvelle dynastie dura une dizaine d'années et fut couronnée par l'entrée de Muḥammad al-Shaykh à Fès le 13 septembre 1554. Mais le plus grand sujet d'inquiétude de ce prince était constitué par la menace que faisaient peser sur son pays les Turcs d'Alger. Il pensait en effet que le seul danger que pouvait courir le Maroc venait de la puissance ottomane, laquelle avait subjugué tous les pays arabes d'Orient et d'Occident, ce que les Marocains, suivant leur traditionnel attachement à l'indépendance, ne pouvaient admettre. Le Sultan décida alors, pour préserver son pays d'une invasion turque, d'entreprendre de chasser les Ottomans d'Afrique. Déjà, en 1550, Tlemcen avait été pris par les deux fils aînés du Sultan saadien, 'Abdallāh et 'Abd al-Raḥmān, mais la réaction turque avait été immédiate. Le pacha d'Alger, ayant levé une grande armée commandée par un converti, Hasan Corṣa (les historiens appellent les convertis européens qui étaient au service des États du Maghreb des renégats), l'envoya combattre les troupes marocaines, qui furent vaincues; Tlemcen fut alors réoccupé par les Turcs (en 1552).

Pour parvenir à mettre à exécution son grand projet de conquérir l'Algérie, Muḥammad al-Shaykh rechercha l'alliance de l'Espagne. Des pourparlers furent engagés avec le comte d'Alcaudete, gouverneur espagnol d'Oran, et les deux parties s'entendirent pour monter une expédition contre Alger. Deux mille cavaliers espagnols payés par le Sultan devaient suivre l'opération conduite par les Marocains. Les Turcs eurent vent de ces préparatifs, ce qui amena Ṣālah Ra'īs à demander à la Sublime-Porte de l'argent et des renforts pour attaquer la ville d'Oran qui était alors occupée par les Espagnols. Sur ces entrefaites, Ṣālah Ra'īs mourut et ce fut Hasan Corṣa qui commanda l'attaque d'Oran. Mais les vaisseaux turcs qui devaient assiéger par la mer la place espagnole furent rappelés pour combattre la flotte chrétienne d'Andrea Doria qui menaçait le Bosphore. C'est alors que le Sultan, débarrassé d'un rival dangereux, put entreprendre la conquête de l'Algérie. Il commença par investir Tlemcen et réussit à l'occuper.

En 964 de l'hégire (1557 de l'ère chrétienne), le sultan Muḥammad al-Shaykh fut assassiné par un officier de sa garde stipendié par le pouvoir ottoman. Cette fin dramatique ne changea en rien la détermination des Saadiens de continuer à œuvrer pour expurger le Maroc de toute occupation étrangère et de le défendre contre toute nouvelle intrusion d'une puissance étrangère (fût-elle musulmane, comme l'était l'Empire ottoman, qui avait étendu sa domination à tous les pays arabes comme nous l'avons indiqué plus haut). C'est dire que le nouveau calife, Abū Muḥammad 'Abdallāh, qui fut proclamé sultan sans aucune contestation après l'assassinat de son père, poursuivit la politique tracée par son prédécesseur. Il fut surnommé al-Ghālib Billāh (le Vainqueur par l'appui de Dieu).

Le nouveau sultan, quoiqu'il n'eût pas assouvi sa vengeance contre les assassins de son père, considéra qu'il pouvait se retourner contre les Portugais et essayer de les déloger de Mazagān. Il entreprit alors de reconstituer l'armée, d'acquérir les armes les plus perfectionnées et de procéder à un vaste travail

psychologique, aidé en cela par les *zāwiya* et les chefs des confréries. On notera en particulier que Sīdī Aḥmad u Mūsā (qui exerçait une très grande influence dans le Sous et jouissait d'une renommée de sainteté nationale) amena toutes les *ḵabīla* aussi bien contre les Turcs que contre les Portugais. Quand, donc, al-Ghālīb Billāh se sentit assez fort pour investir Mazagān (appelée alors al-Briza et, plus tard, al-Djadīda), il s'y prépara et leva une grande armée composée de fantassins et de cavaliers dotés d'un armement très perfectionné, comprenant 24 pièces d'artillerie dont 10 de gros calibre parmi lesquelles le fameux *Maymūm* (porte-bonheur).

Cette tentative de libérer Mazagān, bien qu'elle ne fût point couronnée de succès, montra aux Portugais qu'ils avaient affaire à une nouvelle puissance authentique. De son côté, le Sultan, considérant que les menaces du Portugal sur l'intérieur du pays étaient écartées, se consacra à la prospérité de son royaume en encourageant le commerce avec les États européens, en particulier avec la France. Un document nous apprend, par exemple, qu'un acte d'association entre le Maroc et des marchands de Rouen fut établi en 1570 pour permettre à ceux-ci d'établir des relations commerciales avec le Maroc, principalement avec les villes de Safi, de Tarūdant et de Marrakech³.

Dans le domaine de l'architecture, on sait que al-Ghālīb Billāh fut l'un des plus grands bâtisseurs de la dynastie saadienne. Ainsi fit-il construire une grande mosquée à Marrakech. Il restaura, par ailleurs, la mosquée almohade de l'actuelle kasba d'Agadir. D'une façon générale, l'art marocain, hérité des anciennes dynasties, se chargea de plus d'ornements et gagna en splendeur.

Le règne de Moulay 'Abdallah al-Ghālīb Billāh fut dans l'ensemble calme et prospère. Le Sultan mourut paisiblement en 1574, après dix-sept ans de règne.

Sa succession fut plus difficile. Enfreignant la règle ancienne qui veut que le droit de l'aîné mâle de la famille passe avant celui de l'aîné des enfants du souverain défunt, on proclama sultan Muḥammad, fils d'al-Ghālīb Billāh. Ceci ouvrit pour le Maroc une ère, heureusement fort brève, de troubles qui s'acheva par la victoire de la bataille des Trois Rois. Le nouveau sultan prit le titre d'al-Mutawakkil, mais il est resté connu surtout sous le surnom d'al-Masluḵha.

Moulay 'Abd al-Mālik, l'aîné des princes saadiens et oncle d'al-Masluḵha, estima que c'était à lui que revenait l'héritage du trône. Après la proclamation au pouvoir du fils d'al-Ghālīb Billāh à Fès, il se réfugia à Sidjilmāsa, puis à Alger et, finalement, à Constantinople. Il entra dans l'armée ottomane et prit part à la reconquête de Tunis par les Turcs, en y faisant preuve d'un grand courage. À son retour à Constantinople, il trouva donc le calife dans les meilleures dispositions pour l'aider à reconquérir le royaume de ses ancêtres. Dans cet esprit, Murād chargea le *wālī* d'Alger, el-Hadj 'Alī, de mettre à la disposition du Saadien une petite troupe armée. Arrivé au Maroc à la tête

3. H. de Castries, 1905-1936, vol. I, p. 303.

de cette armée, Moulay ‘Abd al-Mālik ne rencontra aucune résistance car le peuple lui était complètement acquis. Al-Mutawakkil fut abandonné par son armée et il ne lui resta plus qu’à fuir, laissant Moulay ‘Abd al-Mālik entrer à Fès, le 31 mars 1576, où il fut accueilli par la population avec un enthousiasme délirant.

Al-Mutawakkil s’évada alors vers le sud. Poursuivi et battu par le Sultan sur le Wādī al-Cherrāt entre Rabat et Fedāla, il put encore s’enfuir et réussit à réoccuper Marrakech. Le vice-roi de Fès, Moulay Aḥmad, frère du Sultan, fut chargé de le contraindre à quitter la ville et de le faire prisonnier. Le premier de ces ordres fut exécuté, mais al-Mutawakkil réussit une dernière fois à s’évader. Il se dirigea vers le nord et demanda au gouverneur de Vélez de la Gomera de lui donner asile dans sa ville. Le roi Philippe II, consulté sur la question, autorisa le gouverneur à accueillir le fugitif à condition qu’il ne fût accompagné que d’une dizaine des membres de sa famille.

Quant à Moulay ‘Abd al-Mālik, une fois délivré, au moins provisoirement, du fardeau que représentait al-Mutawakkil, il se mit à réorganiser l’État, à renflouer ses finances, à reconstituer son armée, et il fit de son frère, Moulay Aḥmad, le calife de Fès.

Pour renflouer le trésor public qu’il avait trouvé vide, il aurait pu avoir recours à de nouveaux impôts. Mais il jugea que cela ne ferait qu’appauvrir le pays au lieu de l’enrichir. Il envisagea donc des moyens plus efficaces qui ne mettaient pas en cause les finances de ses sujets : il renforça la marine, fit construire de nouveaux navires et restaurer ou rénover les anciens. De nombreuses professions en bénéficièrent et les échanges commerciaux avec le reste du monde, notamment avec l’Europe, s’intensifièrent. Cette politique fut couronnée de succès et eut des conséquences heureuses dans tous les domaines.

Mais cette réussite fut également due à la personnalité de Moulay ‘Abd al-Mālik, qui jouissait d’une solide réputation auprès des Européens. En effet, nombreux sont les auteurs étrangers qui ont fait son éloge. Notons, en particulier, le portrait très flatteur que l’écrivain et poète français Agrippa d’Aubigné traça de ce roi. Il nous apprend, entre autres choses, que le sultan saadien « connaissait les langues espagnole, italienne, arménienne et slave (russe). Il était aussi un excellent poète en arabe⁴ ».

La bataille des Trois Rois

Le Portugal s’était forgé, au XVI^e siècle, un puissant empire comportant de vastes territoires en Amérique, en Asie et en Afrique. Au moment où le sultan saadien al-Mutawakkil détrôné se réfugia à Vélez de la Gomera, régnait sur cet empire le jeune roi Don Sebastián qui rêvait, depuis sa plus tendre enfance, de conquérir le Maroc et, à partir de là, de poursuivre la conquête de tout le Maghreb pour, enfin, se diriger vers l’Orient et déli-

4. T. A. d’Aubigné, rééd. 1981/1995.

vrer de la dépendance musulmane le tombeau du Christ. Al-Mutawakkil, cherchant un appui pour reconquérir le trône saadien, s'adressa au roi d'Espagne qui refusa de l'accueillir ou de lui accorder le moindre soutien pour son entreprise désespérée. C'est alors qu'il prit contact avec le roi Don Sebastián. Celui-ci n'attendait que cette occasion car, ayant décidé contre l'avis de ses conseillers de monter l'expédition à laquelle il pensait depuis toujours, il trouva dans l'arrivée du dissident marocain l'argument décisif pour convaincre tous ses opposants. Quant à l'opinion publique portugaise, qui était travaillée par la propagande des ultras (retrouvés surtout dans les rangs du clergé), elle était enthousiaste et encourageait fortement la folle expédition préparée par le jeune roi.

De son côté, Moulay 'Abd al-Mālik, mis au courant de tous ces préparatifs, essaya de détourner le jeune roi du Portugal de cette entreprise téméraire; ce n'était pas qu'il doutât de ses possibilités, ni de son courage (et ce d'autant moins qu'il était soutenu par son peuple et particulièrement par le mouvement religieux *djāzūlite* et par son chef, Abū'l-Maḥāsīn Yūsuf al-Fāṣī) mais, tenant à préserver son peuple et son pays des malheurs de la guerre et désirant œuvrer pour le maintien de la paix, il décida d'essayer de convaincre Don Sebastián de renoncer à son expédition. À cette fin, il lui écrivit une lettre qui est unique dans l'histoire diplomatique, tant par le fond que par l'émouvant accent de sincérité, de sagesse et de désir de paix qui s'en dégage. Les archives françaises ont conservé la traduction italienne de ce document, qui a été publiée par le comte Henry de Castries dans ses *Sources inédites de l'histoire du Maroc*. En voici l'essentiel: «Ce que vous vous apprêtez à faire, c'est-à-dire à venir me faire la guerre dans mon pays, est une injustice et une agression qui ne sont pas raisonnables, puisque je ne vous veux aucun mal, n'en pense aucun et que je n'ai entrepris contre vous aucune mauvaise action. Alors comment vous permettez-vous de me priver de mon droit et de le donner à un autre en échange de promesses illusoires qu'il est incapable de tenir tant que je serai en vie? Vous venez pour m'expulser de mon royaume, alors que vous ne pouvez, avec tout ce que vous possédez et ce qui se trouve dans vos États, réaliser ce désir. Et ne croyez pas que c'est la couardise qui me dicte ces paroles. Sachez au contraire que si vous passez outre à ces recommandations, vous vous exposerez à une destruction certaine. Je suis d'ailleurs disposé à m'entendre avec vous en tête-à-tête, à l'endroit que vous désignerez. Je fais tout cela dans le dessein de vous préserver de cette destruction. J'ajoute que j'accepterai de me présenter avec vous devant votre tribunal, lequel n'enlève rien à personne pour le donner à un autre de façon illégale et injuste. Et j'accepte d'avance le jugement de ce tribunal. [...] Dieu m'est témoin pour tout ce que je dis! Et sachez que je suis informé que dans votre entourage, certains nobles vous donnent des conseils qui vous mèneront à l'échec⁶.»

Cette lettre, qui témoigne du haut sentiment de responsabilité et du profond amour de la paix du sultan Moulay 'Abd al-Mālik, révèle aussi son

5. Le chef du *djāzūlisme shādilite* est le onzième ancêtre de l'auteur de ce chapitre.

6. H. de Castries, 1905-1936, p. 383-387.

sens diplomatique car, en plaçant Don Sebastián devant sa responsabilité, il faisait savoir en même temps par cet avertissement que le véritable agresseur et fauteur de troubles dans la région méditerranéenne, c'était bien le jeune roi du Portugal. Malgré cela, Don Sebastián continua ses préparatifs de guerre.

Un autre exemple de la connaissance qu'avait Moulay 'Abd al-Mālik de la psychologie et du caractère de Don Sebastián apparaît dans ce que rapportent les historiens marocains. Sachant, disent-ils, que le roi du Portugal se considérait comme le parfait exemple de la chevalerie, du courage et de l'intrépidité, et qu'il était imbu des sentiments les plus nobles, Moulay 'Abd al-Mālik lui écrivit ce qui suit quand il apprit le débarquement portugais à Acila: «Ce n'est pas une marque de chevalerie ni de noblesse d'âme que de se jeter sur des gens désarmés et vivant paisiblement dans leur bourgade, sans attendre que ses rivaux arrivent pour se mesurer à soi. Si donc tu es un véritable chrétien, attends là où tu es jusqu'à ce que j'en atteigne les parages.»

Lorsque Don Sebastián reçut cette lettre, les membres de son entourage, Muḥammad al-Masluḫ en particulier, lui conseillèrent de ne point obtempérer car, selon eux, c'était un piège; il fallait au contraire s'empressement d'attaquer pour occuper, d'abord, Larache (al-Arīsh) et, ensuite, al-Ḳaṣr al-Kabīr. Mais la haute idée qu'il avait de l'honneur empêcha Don Sebastián d'exposer sa réputation à un déshonneur infamant. Il décida donc de ne pas bouger d'Acila, où il séjourna pendant dix-neuf jours, jusqu'à la veille de la bataille.

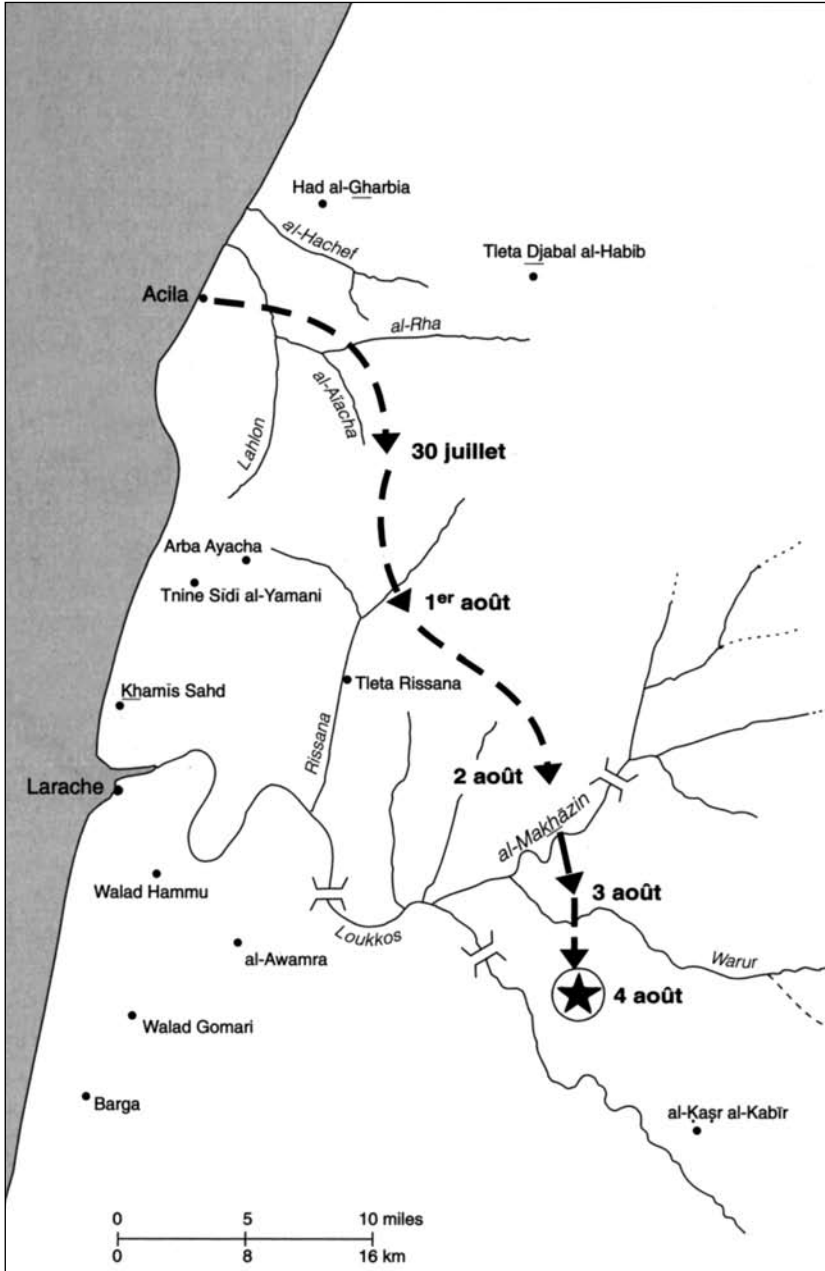
On ne trouve pas trace de cette correspondance dans les documents européens⁷. En revanche, on signale que le roi Don Sebastián hésitait entre l'itinéraire maritime pour investir la ville de Larache et la route terrestre. Un conseil de guerre fut tenu à Acila pour étudier les deux possibilités. La majorité des membres de ce conseil, et al-Masluḫa en tête, inclinaient pour la voie maritime. Mais le roi préférait la voie terrestre, choix qui lui permettait de prouver sa bravoure et ses talents guerriers. Ce fut son avis qui l'emporta.

Les troupes saadiennes parties de Marrakech vers le nord virent leurs rangs grossir sans cesse de très nombreux volontaires. Par ailleurs, le Sultan avait enjoint son frère, calife à Fès, de le devancer à al-Ḳaṣr al-Kabīr avec les contingents de Fès et de sa région, notamment avec le corps d'élite des jeunes archers de la capitale (les *rima*), et d'y opérer une jonction avec les adeptes locaux de la *zāwiya ḍjazūlī*.

Moulay 'Abd al-Mālik avait en effet choisi al-Ḳaṣr al-Kabīr pour y établir son poste de commandement parce que cette ville était proche des possessions portugaises à partir desquelles le roi du Portugal devait lancer son attaque. En outre, c'était le centre du mouvement *ḍjazūlīte* dirigé par Abū 'l-Maḥāsīn Yūsuf al-Fāsī qui y habitait et y avait sa *zāwiya*⁸.

7. Les commentaires qui l'accompagnent sont dus uniquement aux historiens marocains.

8. Pour tout ce qui concerne ce grand homme, voir: *Kitāb al-Istīḳṣā'*, de A. al-Nāṣirī, dans H. de Castries, 1905-1936, vol. V, p. 131, 134, 135 et 138; E. Lévi-Provençal, 1922, p. 240-247; J. Berque, 1982, p. 137-145.



8.2. Les étapes du cheminement de Don Sebastián vers le site de la bataille des Trois Rois à Wādī al-Makhāzin, du 30 juillet au 4 août 1578 (d'après M. El Fasi).

Quand l'armée saadienne y arriva, elle y trouva Moulay Aḥmad et 1e corps d'élite des jeunes archers de Fès. Moulay 'Abd al-Mālik chargea ceux-ci, après que Don Sebastián eut traversé le Wādī al-Makḥāzin (qui a donné son nom à cette bataille décisive), de détruire le pont qui enjambait le fleuve pour empêcher les Portugais, une fois vaincus, de se frayer un chemin vers la mer, ordre qui fut exécuté dans la nuit du 3 au 4 août 1578.

Le lendemain eut lieu la bataille, dite des Trois Rois, qui doit être considérée comme l'une des plus importantes de l'histoire de l'humanité et, plus particulièrement, de l'histoire du Maroc et de l'islam. Cette bataille porte chez les historiens arabes le nom de Wādī al-Makḥāzin et, chez les historiens espagnols et portugais, celui de bataille d'Alcazarquivir.

Le jour de la bataille

Après de minutieux préparatifs qui aboutirent à la création de l'une des plus grandes armées de cette époque et ayant installé sa base à Tanger, le roi Don Sebastián se dirigea sur al-Ḳaṣr al-Kabīr, centre de l'état-major de Moulay 'Abd al-Mālik.

Dans la matinée du lundi de la fin du mois *djumada*' II de l'an 986 de l'hégire, correspondant au 4 août 1578, les deux camps se préparèrent à la bataille. Ce fut un jour historique, le point culminant de longs siècles de luttes entre musulmans et chrétiens. Ayant débuté en Espagne, les combats s'étaient étendus au Maroc. Ce fut aussi le jour auquel Don Sebastián s'était préparé depuis son enfance et qui marquait, à ses yeux, le début de la conquête du monde. Mais pour les musulmans, ce fut le jour où des milliers de martyrs tombèrent en défendant leur juste cause.

Les forces des deux camps se préparèrent à attaquer, chacune employant sa propre tactique. L'armée chrétienne était disposée sur le champ de bataille en carré, un corps de légionnaires formant la ligne de front. Les troupes allemandes tenaient le flanc droit, les espagnoles et les italiennes le flanc gauche. La cavalerie, moins nombreuse que l'infanterie, se déployait le long de chaque aile. Un petit corps de partisans de Muḥammad « l'Écorché » (composé de 300 à 600 hommes selon les sources) venait renforcer cette armée.

Quant à l'armée marocaine, elle se déployait en formation de croissant du centre duquel le roi Moulay 'Abd al-Mālik, d'une litière, dirigeait le combat. En effet, si la maladie qu'il avait contractée en venant de Marrakech et qui s'était aggravée avait immobilisé son corps, son esprit restait sain et actif. Les bords de ce croissant trouvaient les cavaliers, son centre étant occupé par l'infanterie et l'artillerie.

Après la prière de l'aurore, les mercenaires se jetèrent sur le flanc gauche des musulmans, les prenant totalement par surprise. Le sultan 'Abd al-Mālik, voyant s'amorcer la débandade de ses troupes, se leva de sa litière et, tirant son épée, parvint à s'ouvrir un chemin devant lui. Son action donna un nouvel élan de courage à ses soldats. Malheureusement, il succomba à cet effort mais, avant de rendre l'âme, comme la bataille ne faisait que commencer, il ordonna à ses serviteurs de cacher sa mort.

Alors que la bataille s'anima et que beaucoup d'hommes tombaient dans les deux camps, les musulmans avançaient toujours tandis que les chrétiens cédaient du terrain, tant et si bien qu'ils finirent par s'enfuir dans les champs vers le pont qu'ils trouvèrent détruit. Ils se jetèrent alors dans le fleuve pour le traverser mais ils furent emportés par le courant et périrent noyés.

Cependant, Don Sebastián résistait, faisant preuve du plus grand courage. Mais cela ne le sauva point. Il succomba en effet sur le champ de bataille, au milieu de milliers de ses soldats et de ses serviteurs dévoués. Muḥammad l'Écorché essaya de s'enfuir, se jeta dans la rivière où il se noya. Son corps fut repêché et apporté à Aḥmad al-Manṣūr qui fut proclamé roi après la victoire (de laquelle il tira précisément son nom : al-Manṣūr, le Victorieux).

Le nombre exact des tués dans les deux camps reste inconnu. On peut cependant penser que le nombre de musulmans morts au champ d'honneur s'éleva à plusieurs milliers. Dans le camp des Portugais et de leurs alliés, il n'y eut presque aucun rescapé puisque ceux qui ne furent pas noyés et presque tous ceux qui restèrent en vie furent faits prisonniers. Les récits traditionnels veulent que le nombre des prisonniers chrétiens frôle les 14 000.

Pendant que des négociations étaient entamées sur l'échange du corps de Don Sebastián contre une rançon, celui-ci fut emmené tout d'abord à Fès, mais al-Manṣūr était trop fier pour accepter quelque échange que ce soit, et ce d'autant plus que les rançons déjà perçues pour les prisonniers, en particulier pour les nobles, lui avaient rapporté des sommes qui, d'après certains historiens, furent à l'origine de son surnom al-Dḥābī (le Doré). La quantité d'or versée par les Portugais fut en effet plus grande que celle que rapporta la conquête du Soudan. Al-Manṣūr, campant sur ses positions, décida donc, au cours des pourparlers qui eurent lieu au sujet de la rançon des prisonniers, d'informer le roi d'Espagne Philippe II qu'il était prêt à renvoyer le corps du roi sans autre forme de procès.

Les conséquences de la bataille des Trois Rois

Cette bataille décisive eut des conséquences considérables qui marquèrent pendant de longs siècles d'une part l'islam et le Maroc, d'autre part l'Europe et le Portugal. La victoire donna aux Saadiens un nouveau souffle de jeunesse et apporta au Maroc paix et prospérité dans les domaines économique et culturel. En outre, grâce aux rançons versées en échange des milliers de prisonniers portugais, la dynastie saadienne devint très riche et sa renommée s'étendit dans le monde entier.

En ce qui concerne le développement économique, un cas particulier doit retenir notre attention. L'industrie du sucre, qui avait connu un moment de stagnation (alors que le Maroc en était le premier exportateur mondial), connut un essor considérable.

Et il en fut de même dans tous les domaines industriels comme dans celui des arts. L'architecture⁹ en particulier, sous l'impulsion des Saadiens et de la

9. L'architecture avait stagné pendant un certain temps à la suite de l'affaiblissement de la dynastie wattaside.

bourgeoisie enrichie, se perfectionna pour atteindre un degré de raffinement remarquable, comme en témoignent les chefs-d'œuvre qui subsistent encore, particulièrement à Marrakech. Mais leur stabilité retrouvée et animés par un puissant sentiment de fierté, les Marocains encouragèrent l'émergence de nombreux talents artistiques, poétiques et littéraires, manifestes notamment dans les œuvres de 'Abd al-'Azīz al-Fishtālī et d'al-Maḡḡarī ibn al-Ḳādī.

Les répercussions de la bataille des Trois Rois ne furent pas moindres sur le plan de la politique internationale. Il en découla en effet un affaiblissement considérable de l'influence portugaise dans le cas du monde musulman et, plus particulièrement, dans celui des « pays du Golfe ». Quoi qu'il en soit, cette bataille suspendit tout danger venant des croisés pour les pays de l'Orient. Elle fut en effet la dernière en son genre et arrêta net toute velléité des partisans de l'idée de croisade. Elle eut aussi pour effet de renforcer la puissance de l'Empire ottoman, et c'est à juste titre que les Européens considèrent cette victoire marocaine comme la victoire de tous les musulmans, du fait précisément de la solidarité musulmane qu'elle a symbolisée.



8.3. Moule à pain de sucre découvert en 1960 lors des fouilles de la sucrerie de Chichāwa. [© Ministère des affaires culturelles, Maroc.]

Inversement, elle eut pour conséquence d'amener les Ottomans à renoncer à toute idée de conquérir le Maroc, lequel resta le seul territoire arabe non soumis à l'influence des Turcs. Cela permit à la langue arabe de garder, dans ce pays, sa clarté et son authenticité et de continuer à y jouer son rôle pendant de longs siècles. Le style de la littérature épistolaire et des décrets émanant des secrétariats royaux resta pur de toute influence étrangère. Et c'est ainsi que les textes écrits à l'époque saadienne et alawite (et jusqu'au règne de Moulay Hasan I^{er}) paraissent l'avoir été à l'époque glorieuse des Omeyyades en Espagne et des Almoravides, des Almohades et des Mérinides au Maroc.

Si nous nous sommes étendus sur cette bataille des Trois Rois, c'est à cause de l'importance qu'elle avait en elle-même et pour le Maroc. Le professeur Lévi-Provençal ne s'est pas trompé en remarquant ce qui suit : « Il ne faut pas faire aux historiens marocains le reproche de s'étendre longuement sur cette célèbre bataille et de lui donner l'extrême importance qu'elle a eue réellement [...]. On a la preuve aujourd'hui que, plus encore que la conquête du Soudan, le rachat de la noblesse portugaise faite prisonnière au cours de cette bataille valut au sultan Aḥmad al-Manṣūr une richesse extrême (de là son surnom al-Dḥahabī, le Doré). Toutes les puissances européennes à court d'argent tentèrent de négocier des emprunts au Maroc. L'empire des Chorfa pratiqua même une politique d'alliance et peu s'en fallut, surtout si 'Abd al-Mālik n'avait pas succombé, qu'il n'entrât comme l'Empire ottoman dans le concert européen¹⁰. »

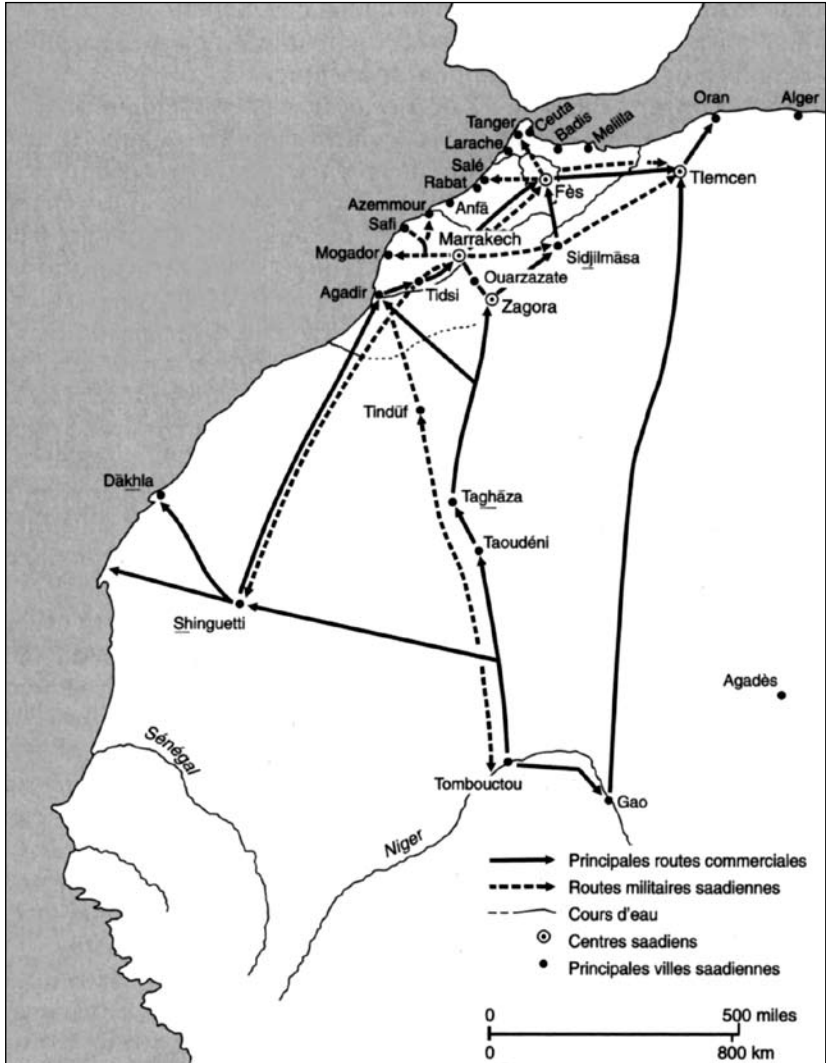
L'expansion des Saadiens au XVI^e siècle

Le règne d'al-Manṣūr dura un quart de siècle que le Sultan voua à la consolidation du pouvoir saadien, au développement de son royaume dans tous les domaines et à l'établissement de relations économiques avec les principaux États de l'époque.

Après la victoire de Wādī al-Maḵḥāzin, il se consacra à la libération des villes qui étaient encore entre les mains des Européens : Acila, Tanger, Ceuta et Mazagān. Il réussit à faire évacuer Acila par ses occupants en 1589. Tanger ne devait être libérée qu'au siècle suivant par le sultan alawite Moulay Ismā'īl et Mazagān (al-Djadīda) par son petit-fils Muḥammad III. Quant à Ceuta, elle passa sous la coupe du roi d'Espagne, Philippe II, qui hérita du royaume du Portugal. Elle dépend encore aujourd'hui, avec Melilla et trois autres *presidios*, de l'Espagne.

Cette réussite parfaite d'al-Manṣūr l'incita à aller voir au-delà des frontières du Maroc pour rétablir la situation qui prévalait du temps des Almoravides et réaliser l'unité de l'islam. En réalité c'était là un prétexte et la vraie motivation de cette campagne était le désir d'expansion qui habitait et habite toujours toutes les grandes puissances. C'est pourquoi il ne faut pas juger les

10. E. Lévi-Provençal, 1922, p. 107, note 1.



8.4. L'empire d'Aḥmad al-Manṣūr (1578-1603) (d'après M. El Fasi).

événements historiques d'après nos conceptions et nos idéaux actuels. Il faut se rappeler que l'histoire, d'Alexandre le Grand à Napoléon, comme avant et après eux, compte un grand nombre de conquérants.

Mais dans le cas de cette expédition vers le Soudan, al-Manṣūr fut désavoué par l'opinion marocaine, ce qui est extraordinaire pour cette époque et tout à l'honneur du Maroc. En effet, avant d'entreprendre cette campagne, il avait réuni un conseil de guerre auquel il exposa son projet. « Presque tous, dit H. Terrasse dans son *Histoire du Maroc*, désapprouvèrent l'entreprise comme comportant trop de risques et surtout parce qu'il s'agissait de faire la guerre contre les musulmans¹¹. » Cette opinion fut aussi celle des *ʿulamāʾ*, les vrais représentants du peuple. Et c'est cela qui compte dans l'appréciation de cet événement historique.

Mais al-Manṣūr passa outre à tous ces conseils et décida seul l'expédition du Soudan, comme l'appellent les historiens marocains. Il ne nous paraît pas utile de la décrire en détail : tous les ouvrages traitant de l'histoire du Maroc, aussi bien en arabe que dans les langues européennes, s'étendent sur cet événement¹², mais nous devons évoquer ses faits saillants.

Al-Manṣūr mourut en 1603, après avoir fait du Maroc un État prospère, unifié et envié. Une période d'instabilité marqua alors le pays car, comme il arrive souvent après la disparition d'un dirigeant, ses successeurs se disputent le pouvoir et se livrent à d'interminables luttes intestines. Dans le cas d'al-Manṣūr, ce sont ses fils et petits-fils qui ensanglantèrent le Maroc pendant un demi-siècle. Cette situation engendra l'apparition de plusieurs prétendants au pouvoir en plus des membres de la famille saadienne.

Dans toutes les régions du pays, des membres de confréries religieuses se soulevèrent au nom du patriotisme pour rétablir la paix et combattre les Portugais et les Espagnols qui avaient profité de la faiblesse des derniers Saadiens pour investir les côtes du Maroc.

Le plus célèbre et le plus sincère de ces chefs de la guerre contre les premiers colonisateurs des temps modernes est sans conteste Abu ʿAbdallah Muḥammad al-ʿAyyāshī de Salé. Chef de guerre aimé de certains et redouté par d'autres, il réussit pour un temps à pacifier les zones placées sous son autorité, en particulier la ville de Fès. Malgré tous ses succès, il ne prétendit jamais au pouvoir suprême parce qu'il était un véritable saint. Il fut assassiné sur l'ordre de ses ennemis, les Morisques de Rabat, en 1051 de l'hégire (1641 de l'ère chrétienne).

En 1046 (1636/1637), pour la seule et unique fois au Moyen Atlas, le petit-fils d'un *shaykh*, dont la science et la sainteté étaient unanimement reconnues, se souleva et se déclara sultan de tout le Maroc. Ce prétendant s'appelait Muḥammad ibn M'ḥammad ibn Abū Bakr al-Dalāl. Son grand-père avait fondé une *zāwiya* dans le Moyen Atlas dont l'emplacement reste incertain de nos jours après sa destruction par le deuxième roi alawite, al-Raṣhīd ibn al-Shārīf. Elle était devenue un centre d'études islamiques presque aussi

11. H. Terrasse, 1949-1950, vol. II, p. 203.

12. *Ibid.*, p. 202-205; A. al-Nāṣirī, 1954-1956; H. de Castries, 1905-1936, vol. V, p. 195-198 et 209-218; Cossac de Chavrebière, 1931, p. 330-334. Voir aussi chapitre 11.

prestigieux que l'Université *Ḳarāwiyyīn* de Fès. Plusieurs sommités dans le domaine des sciences islamiques du XI^e siècle de l'hégire (XVII^e siècle de l'ère chrétienne) sont passées par la *zāwiya* de Dila.

Le fils d'Abū Bakr Muḥammad suivit les traces de son père et continua de gérer les affaires spirituelles et intellectuelles de la *zāwiya* qui prit encore plus d'ampleur. À sa mort, son fils le remplaça.

Après la mort d'al-Manṣūr en 1012 (1603), dix de ses descendants se disputèrent le pouvoir pendant un peu plus d'un demi-siècle. Deux rois pendant cette longue période ont pu régner pendant plus de vingt ans entrecoupés de victoires de leurs frères ou cousins qui prirent le pouvoir et le perdirent ensuite, sans parler des prétendants parmi les chefs de *zāwiya* et d'autres aventuriers. D'autres rebelles, prétendants au trône, rendirent la vie dure aux Saadiens au nord et au sud du pays. Dans la région de Tanger, al-*Ḳhaḍr Ghaylān*, un disciple de Muḥammad al-Ayyāshī, prétendit poursuivre les luttes contre les Portugais entreprises par le grand défenseur de l'islam. Le plus remarquable dans ces événements, c'est que tous ces prétendants au trône du Maroc se présentaient comme des sauveurs de l'unité du pays et des champions de la stabilité du pouvoir.

Les *Ghanāte* étaient une faction des A'rāb (nomades arabes) qui avaient été expulsés du Caire par les Fatimides et avaient envahi le Maghreb par vagues successives, détruisant tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin, maisons, forêts et toutes traces de civilisation. Au VI^e siècle de l'hégire (XII^e siècle de l'ère chrétienne), ils furent introduits au Maroc par l'Almohade Ya'qūb al-Manṣūr. Les Almohades, les Mérinides et les Saadiens se servirent d'eux comme mercenaires dans leurs guerres intestines ou à l'extérieur du Maroc. En définitive, ils s'installèrent dans les plaines fertiles de la côte atlantique, expulsant leurs habitants vers les montagnes du Moyen Atlas, et c'est à eux qu'est due la véritable arabisation du Maroc.

En 1069 (1658/1659), sous le règne d'Abū al-ʿAbbās Aḥmad ibn Muḥammad al-Shaykh ibn Zaydān, un caïd des *Shbanāte*, appelé ʿAbd al-Ḳarīm ibn Abū Bakr al-Shbāni et connu sous le nom de *Ḳarrum al-Hādjdj*, se souleva à Marrakech contre le sultan Aḥmad connu sous le nom de Moulay al-ʿAbbās (pourtant sa mère était une *Shbanāte*). Celle-ci lui conseilla d'aller vers ses oncles maternels pour essayer de les rallier à sa cause. Le Sultan fut capturé par le caïd qui le mit à mort, se déclara sultan et occupa le palais royal de Marrakech. Son règne dura une dizaine d'années marquées par les exactions, les injustices et la cruauté. La misère s'établit, surtout dans le sud du pays. Exaspérés par ces malheurs qui s'abattirent sur le pays, jusqu'à ses partisans et ses fidèles voulurent se débarrasser de ce tyran. L'un d'eux le surprit dans son palais et le tua net d'un coup de javelot. Son fils Abū Bakr ibn ʿAbd al-Ḳarīm prit sa suite et régna un certain temps jusqu'à sa mort, qui survint quarante jours avant l'arrivée du sultan alawite Moulay al-Rashīd à Marrakech.

Les premiers sultans de la dynastie alawite

Tous les prétendants au trône et à l'unification du Maroc qui ensanglantèrent le pays après la mort d'al-Manṣūr échouèrent dans leurs tentatives. L'honneur d'établir un pouvoir fort, durable et sain devait échoir à la dynastie chérifienne des Alawites qui, depuis trois siècles et demi, règne sur le Maroc. Cette longévité est due aux principes politiques que les sultans alawites ont toujours appliqués: tout d'abord l'attachement profond à l'intégrité du pays; ensuite la fidélité à tous les nobles idéaux de la civilisation musulmane; enfin l'intérêt porté au développement des études à tous les niveaux.

On voit par là qu'au contraire des motivations qui étaient à la base de la constitution de toutes les dynasties antérieures, à l'exception des Mérinides, les Alawites ne sont pas apparus comme les champions d'une mission religieuse. Leur but était uniquement politique: unifier le pays, établir un pouvoir stable et fort et généraliser l'enseignement.

Mais d'abord, qui sont ces Alawites? C'est une famille dont la généalogie avec le Prophète est établie de façon scientifique par les grands savants du Maroc: al-Arabī al-Fāsī, son neveu, le *shaykh* al-Islām, 'Abd al-Ḳādir, al-Imām al-Yūsī et d'autres cités par l'auteur du *Kitāb al-Istikṣā'*¹³.

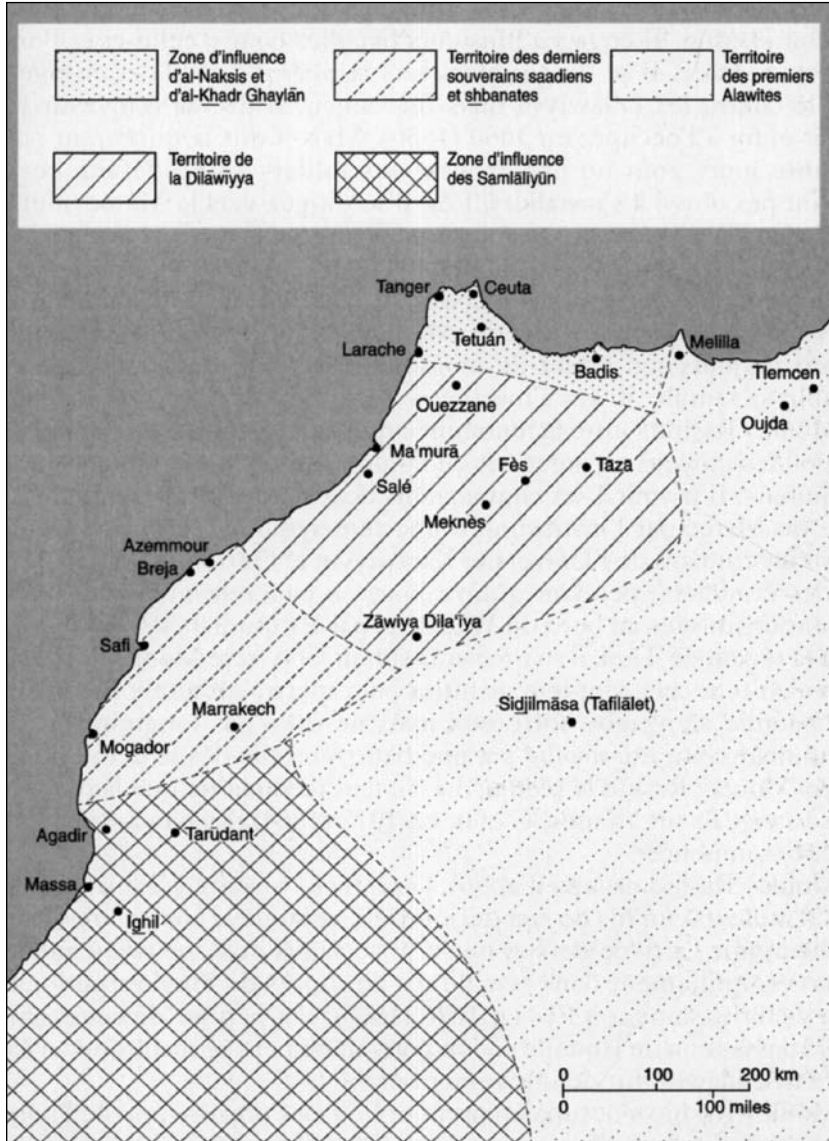
Les descendants de la famille formèrent une aristocratie religieuse qui acquit un grand prestige auprès de tous les habitants de la région de Tafilālet. L'arrière-petit-fils d'al-Ḥasan, Moulay 'Alī al-Sharīf, devint très célèbre. Il eut neuf fils dont Moulay al-Sharīf qui vécut toute sa vie à Tafilālet et dont la renommée s'étendait sur tout le Sud marocain. L'instabilité qui régnait au Maroc incita les Filālī à le proclamer sultan. À ce moment-là, comme nous l'avons déjà vu, le Maroc était partagé entre les Dilāwīyya du Moyen Atlas, qui occupaient Fès, Ibn Ḥassūn, qui régnait sur le Sous et le Haut Atlas, al-Ḳhadr Ghaylān, qui dévastait le Nord-Ouest, et d'autres aventuriers qui profitaient de cette instabilité pour piller villes et villages sans vergogne.

Dans la région de Tafilālet même, une famille occupait une forteresse, Tabousamt, et s'opposait aux chérifs alawites. Les uns étaient appuyés par les Dilāwīyya et les autres par Abū Ḥassūn. Des combats eurent lieu entre les deux parties. Moulay al-Sharīf fut capturé et emprisonné par Abū Ḥassūn. Il fut délivré par son fils, Moulay M'hammad. Son père abdiqua en sa faveur et il fut intronisé roi du Maroc en 1050 (1640). Ainsi commençait la dynastie alawite. Le mot alawite¹⁴ vient du nom de Moulay 'Alī al-Sharīf de Marrakech, l'ancêtre de la lignée. Cette dynastie est aussi appelée Ḥasanī ou Filālī, c'est-à-dire de Tafilālet, l'ancienne Sidjilmāsa.

Moulay M'hammad ne fut pas reconnu par son frère, Moulay Rashīd, et quitta le Tafilālet. Il commença par errer dans les villes et les *ḳabliya* du Sud et du Nord. Il alla dans la vallée du Todgha, à Demnāt, à la *zāwiya* de Dila et à Fès.

13. A. al-Nāṣirī, 1954-1956, vol. VII, p. 3-4.

14. D'une façon générale, le mot alawite est employé pour désigner tous les descendants de 'Alī, cousin et gendre du Prophète. Mais les Alawites de Syrie n'ont rien à voir avec le calife 'Alī.



8.5. Les principautés du Maroc septentrional au début du XVII^e siècle (d'après M. El Fasi).

Quant à son frère, il leva une armée et se dirigea vers le Dar'ā occupé par Abū Ḥassūn. Il engagea plusieurs batailles contre celui-ci et l'expulsa de cette contrée. Il se dirigea alors vers la *zāwiya* de Dila et engagea une bataille contre les Dilāwiyya mais fut vaincu. Il décida d'investir Fès et réussit enfin à l'occuper en 1060 (1650). Mais il dut la quitter au bout de quarante jours pour ne pas exposer ses soldats à une défaite certaine. N'ayant pas réussi à s'installer à Fès, il se dirigea vers le Maroc oriental. Il occupa la ville d'Oujda et s'avança vers Tlemcen. Toute la région de l'Ouest algérien fut investie par ses troupes.

Un accord ayant été ensuite conclu entre Moulay M'hammad et les Turcs qui gouvernaient l'Algérie, Moulay Rashīd retourna à Oujda. Poursuivant toujours son projet de monter sur le trône du Maroc que venait d'établir sa famille, il vint s'installer à Tāzā.

Moulay Rashīd, outre la renommée qu'il avait acquise, eut alors à sa disposition les moyens en argent et en hommes pour mener à bien son projet de toujours. Il promit à ses compagnons de les récompenser une fois sur le trône du Maroc par l'institution d'une fête symbolique qui consisterait à choisir un étudiant de l'Université Ḳarāwiyyīn et l'introniser sultan des *tolba* (roi des étudiants) pendant quinze jours au cours desquels des festivités seraient organisées au bord du Wādī Fāz par les étudiants¹⁵. Ayant conquis toute la région de Tāzā, il se proclama sultan. Son frère Moulay M'hammad, apprenant tout cela, vint le rencontrer pour mettre un terme à ses exploits. Une bataille s'engagea entre eux mais ne dura pas longtemps, Moulay M'hammad ayant été touché par une balle mortelle dès le début de la rencontre. Moulay Rashīd le pleura, mais il faut reconnaître que la mort de son frère arrangeait ses affaires. C'était en 1075 (1664). La conquête du Maroc pouvait commencer.

Moulay Rashīd occupa d'abord Tāzā. Il alla ensuite à Tafilalet, berceau de la famille, où un fils de son défunt frère se souleva contre lui. Quand ce rebelle apprit l'arrivée de son oncle, il se sauva et le nouveau sultan put entrer tranquillement dans sa ville natale. Après de longues péripéties, il entra victorieusement à Fès en 1076 (1666). Par la prise de cette capitale, sans la possession de laquelle aucun pouvoir ne peut se maintenir au Maroc, la dynastie alawite fut définitivement établie.

Moulay Rashīd s'occupa en premier lieu de l'organisation de l'administration. Il distribua de l'argent aux *ulamā'* et en fit ses conseillers particuliers. Il nomma *ḳādī* de la capitale le savant Ḥamdūn al-Mazwār. Toutes ces actions lui valurent l'attachement des Fāsī, connus pour leur répugnance à accepter le premier venu sans l'avoir au préalable jugé digne de leur confiance.

Il passa les deux années suivantes à pacifier tout le nord du Maroc et, à la fin de l'année 1078 (1668), il se prépara à réduire la *zāwiya* de Dila qui constituait encore le seul pouvoir, bien qu'affaibli, dans la région du Moyen Atlas. Arrivée dans la plaine du Fāzāz, l'armée d'al-Rashīd rencontra les

15. Cette tradition estudiantine a duré jusqu'à l'époque moderne où elle est tombée dans l'oubli. Je l'ai rétablie au début de l'indépendance alors que j'étais ministre de l'éducation nationale et recteur des Universités marocaines. Depuis, elle est retombée en désuétude.

troupes de Muḥammad al-Hādjdj al-Dilāṭ qui essuyèrent une défaite sans précédent dans leur histoire. Moulay Raṣḥīd entra dans la *zāwiya* avec ces troupes, traita ses occupants avec humanité et ne versa pas une seule goutte de sang. Il ordonna que l'on transfère le vieux Dilāṭ à Fès pour qu'il y habite avec tous les membres de sa famille. Ceci se passa au cours du premier mois de l'année 1079 (1668).

Après cette victoire, il ne restait plus à Moulay Raṣḥīd qu'à réduire les derniers îlots d'insoumission au sud du Maroc. Au mois de *safar* 1079 (juillet 1668), il décida de libérer Marrakech des *Shbanāte*. Il réussit à occuper la ville, s'empara d'Abū Bakr ibn Ḳarrum al-Hādjdj al-Shabānī ainsi que de certains membres de sa famille et les fit mettre à mort.

Le dernier pouvoir local qui durait encore dans le Sous était celui des *Samlāliyyūn*. Le fondateur de cette principauté était mort en 1070 (1659), remplacé par son fils Muḥammad. En 1081 (1670), Moulay Raṣḥīd investit la ville de Tarūdant, l'occupa et se dirigea vers la forteresse d'Ighīl, capitale des *Samlāliyyūn*. Il s'en empara et tua les membres de cette famille maraboutique ainsi que ses plus fervents partisans. Avec cette victoire, tout le Maroc était purifié et le pouvoir alawite définitivement établi.

Un an et demi plus tard, en 1082 (1671), Moulay Raṣḥīd trouva la mort dans un accident de cheval. L'histoire que nous avons tracée des derniers Saadiens et du début de la dynastie alawite est surtout événementielle parce que les troubles qui régnaient alors, l'insécurité et l'instabilité du pouvoir ne permettaient pas aux arts et aux lettres de se manifester. C'est seulement avec Moulay Raṣḥīd que le Maroc renoua avec ses traditions culturelles et se lança dans de nouvelles réalisations sociales et économiques. Moulay Raṣḥīd estimait beaucoup les savants et les hommes de lettres. Il avait lui-même étudié à l'Université Ḳarāwiyyīn.

Il fit construire la plus grande *madrassa* (école coranique primaire et secondaire) de Fès, modestement appelée *Madrassa Cherrāṭīn*¹⁶, du nom de la rue où elle a été bâtie. Il en fit construire une autre à Marrakech. Parmi ses œuvres monumentales, on lui doit la construction du pont sur le Wādī Sebū à quinze kilomètres à l'est de Fès.

Au point de vue économique, il prêta aux commerçants des sommes considérables pour encourager leurs activités et, ainsi, entraîner la prospérité de toute la population. Il mena à bien une réforme monétaire qui consistait à réduire la valeur de la mouzouna de 48 à 24 fels. La forme des pièces de bronze frappées à son époque fut modifiée, elles devinrent rondes. Parmi ses œuvres sociales, il faut signaler son intérêt pour la question de l'eau, surtout dans les régions désertiques; il fit ainsi creuser de nombreux puits dans les déserts du Maroc oriental, en particulier dans le Dar'ā par où passaient les caravanes commerciales et celles des pèlerins qui se dirigeaient vers La Mecque.

D'une façon générale, les historiens sont unanimes pour déclarer que le règne de Moulay Raṣḥīd fut marqué par un essor remarquable dans tous les

16. Quand j'étais recteur de l'Université Ḳarāwiyyīn, je l'ai officiellement rebaptisée al-Madrassa al-Raṣḥīdiyya.

domaines, par une longue période de paix et par une prospérité appréciable après les longues années de troubles et de misère que le pays avait connues.

Le règne de Moulay Ismāʿīl

L'histoire de Moulay Ismāʿīl regorge de faits éminents. Ce souverain a, en effet, achevé l'œuvre commencée par ses deux frères et qui consistait à unifier le Maroc en le mettant sous la domination d'un seul trône, comme au temps de sa puissance et de sa grandeur passées. C'est également lui qui a affermi les assises de l'État fondé par ses deux frères et jeté les bases de l'État marocain qui a sauvé jusqu'à présent le patrimoine du Maroc. C'est enfin lui qui a veillé à ce que la loi musulmane soit enseignée dans toutes les contrées du Maroc, afin d'assurer au pays l'unité religieuse aussi bien que politique.

Il s'intéressait énormément aux questions relatives à la religion musulmane et son prosélytisme s'adressait même aux rois d'Europe tels que Louis XIV et James II d'Angleterre, auxquels il écrivit, les invitant à embrasser l'islam. Il observait strictement les préceptes de la loi musulmane et menait une vie austère, n'ayant jamais bu, de toute sa vie, de boisson enivrante. Certains historiens l'ont décrit comme étant cruel, violent, despote et porté à la colère sans autre prétexte que le plaisir de voir couler le sang. Toutes ces allégations sont fausses. Ce qui les poussait à forger cette image de lui, c'est qu'ils ajoutaient foi aux dires des captifs européens qui, naturellement, étaient traités à la manière de l'époque, c'est-à-dire par la violence. Chacun de ces prisonniers, remis en liberté et de retour dans sa patrie, se mettait à décrire, avec exagération, les épreuves qu'il avait endurées, si bien que l'idée de la violence et de la cruauté de Moulay Ismāʿīl s'accrédita dans l'esprit des Européens.

Par ailleurs, des ambassadeurs du Sultan étaient envoyés dans les capitales européennes: Ibn Ḥaddū à Londres et al-Ḥadīdj Muḥammad Tamīm successivement à Paris et à Versailles. Réciproquement, des délégations envoyées par les États européens venaient solliciter son amitié. Il entretenait des relations personnelles avec les rois d'Angleterre et de France et intervenait dans les affaires de ces deux États où il avait des agents de renseignements, ce qui lui permettait d'être largement au courant de ce qui s'y passait. Il était perspicace en politique. Ainsi disait-il: « Le roi d'Espagne est un enfant, qui laisse au Ciel le soin de gouverner son pays; celui d'Angleterre n'est pas libre dans ses actes; celui d'Autriche a nécessairement besoin de satisfaire les grands électeurs. Seul le roi de France gouverne réellement. » Par ce dernier, il faisait allusion à Louis XIV qui était vraiment, à l'époque, l'un des plus grands monarques d'Europe.

Tel est le souverain qui a accédé au trône du Maroc après la mort de son frère Moulay Raḥīd. Son intronisation eut lieu le mercredi 16 *dhū'l-Ḥiǧǧ* 1082 (16 avril 1672).



8.6. Le sultan Moulay Ismā'īl.
[Mausolée Muhammad V, Rabat. Avec l'aimable autorisation du Conservateur.]

Les notables des villes et des *ḵabīla* vinrent lui prêter serment d'allégeance, excepté ceux de Marrakech. Son neveu, en effet, Aḥmad ibn Muḥriz, ayant appris la mort de son oncle Moulay Raṣḥīd s'était rendu précipitamment dans cette ville et avait demandé à ses habitants de le proclamer sultan. Il eut l'appui d'un grand nombre de partisans, surtout parmi les gens du Sous. Moulay Ismā'īl n'eut donc d'autre ressource que de prévenir ce danger avant qu'il ne s'aggravât. Peu de jours après son intronisation, il marcha contre son neveu et le combattit ainsi que les *ḵabīla* du Hauz qui s'étaient ralliées à lui. Il les vainquit, pénétra dans Marrakech et pardonna aux habitants leur manque d'empressement à lui prêter serment d'allégeance, les excusant à cause de la rébellion de son neveu. Ce dernier avait pris la fuite après sa défaite, mais avait recommencé à comploter, incitant les habitants de Fès à se révolter et à le proclamer sultan, ce qu'il réussit à obtenir.

Ayant pris connaissance de cette agitation, Moulay Ismā'īl décida de s'occuper tout d'abord de son neveu. Il marcha contre lui, l'obligea à prendre la fuite une deuxième fois vers le Sahara. Puis il se dirigea vers Fès qu'il assiégea jusqu'à sa soumission, mais ensuite il décida de faire de Meknès sa capitale. De retour dans cette ville, il donna l'ordre de construire des palais, des maisons, des murailles, des écuries, des entrepôts et autres bâtiments de ce genre. Il y fit aménager des jardins et des bassins, si bien que cette ville se mit à concurrencer Versailles (que Louis XIV, ayant abandonné Paris, avait choisi pour capitale). À Meknès, les travaux de construction durèrent plusieurs années.

Quant à Aḥmad ibn Muḥriz, après avoir tenté vainement par deux fois de prendre le pouvoir dans les deux capitales du Sud et du Nord, il essaya une troisième fois de se soulever contre son oncle. Il investit pour la seconde fois Marrakech qu'il occupa en 1085 (1674/1675) et transforma en place forte. Son oncle vint l'y assiéger. Le siège dura près de deux ans au bout desquels ibn Muḥriz, n'en pouvant plus, s'enfuit une fois de plus vers le Sous. Moulay Ismā'īl fit alors son entrée à Marrakech et, cette fois-ci, il donna l'ordre à son armée de châtier ceux des habitants qui avaient soutenu ibn Muḥriz.

Parmi les événements de politique intérieure survenus sous le règne de Moulay Ismā'īl, on peut signaler la révolte de trois de ses frères, Moulay al-Ḥarrān, Moulay Ḥāshim et Moulay Aḥmad, qui éclata à la fin du mois de *ramaḍān* 1089 (1678/1679). Les rebelles furent reconnus et soutenus dans leur mouvement par la *ḵabīla* des Aït 'Attā. Le Sultan marcha contre eux, à la tête d'une armée imposante, et les deux parties se rencontrèrent au *Djabal Saghūrū*. La victoire échut à Moulay Ismā'īl, dont les soldats firent preuve d'un grand courage, et provoqua la fuite des trois frères vers le Sahara.

La situation d'ibn Muḥriz, réfugié dans le Sous, connut des hauts et des bas pendant que son oncle, absorbé par les importantes questions intérieures et extérieures de l'État, ne pouvait s'occuper entièrement de lui. En 1096 (1684/1685), alors qu'il se trouvait à Meknès, Moulay Ismā'īl apprit que son frère al-Ḥarrān et son neveu ibn Muḥriz s'étaient alliés et avaient occupé la ville de Tarūdant. Le Sultan marcha contre eux à la tête d'une immense armée et assiégea Tarūdant. Pendant le siège, ibn Muḥriz fut tué. Ainsi prit fin l'aventure de ce révolté qui, pendant plus de quatorze ans, avait causé

maints soucis à Moulay Ismāʿīl. Quant à Moulay al-Ḥarrān, il demeura assiégé à Tarūdant. Lorsque, finalement, l'armée royale prit d'assaut la ville, il s'enfuit dans le Sahara.

Les campagnes militaires de Moulay Ismāʿīl pour récupérer les villes marocaines occupées par les Européens

Le Maroc, avant l'avènement de la dynastie alawite, était partagé entre les agitateurs et les chrétiens et était convoité par toutes les autres nations; cet état de fait avait été causé par les trahisons et les troubles dont furent responsables les derniers rois saadiens, comme nous l'avons vu. Moulay M'hammad puis son frère Moulay Rashīd étaient parvenus à mettre un terme à cette situation et à unifier le Maroc sous la domination d'un seul trône et d'un seul roi. Leur frère, le grand Moulay Ismāʿīl, s'inscrivit dans leur lignée. C'est à lui qu'échut le rôle, après avoir consolidé l'œuvre de ses deux prédécesseurs, de parachever l'unification du Maroc en liquidant la colonisation chrétienne.

La reprise d'al-Mahdiyya

Le port d'al-Mahdiyya, qui s'appelait alors al-Maʿmurā, était l'un des plus importants du Maroc. Les corsaires des différentes nations tentaient de l'occuper. De ce port, qui dépendait de Salé, ville habitée alors par des Andalous, partaient les vaisseaux marocains pour combattre les Espagnols et autres ennemis. Profitant de la faiblesse des Marocains résultant des querelles entre les fils d'al-Manṣūr, les Espagnols l'occupèrent, en 1023 (1614) jusqu'au moment où Moulay Ismāʿīl décida de le leur reprendre. Il marcha contre cette ville, l'assiégea, la priva d'eau, l'occupa en 1092 (1681) et fit prisonniers tous les Espagnols qui s'y trouvaient.

La reprise de Tanger

Tanger était tombée sous la coupe des Anglais après qu'un de leurs rois eut épousé une princesse portugaise. Moulay Rashīd avait tenté de réintégrer cette ville au Maroc, mais il mourut avant de la libérer. Étant donné l'importance qu'elle avait, Moulay Ismāʿīl fit tout son possible pour la récupérer et chargea pour cela l'un de ses plus grands généraux, ʿAlī ibn ʿAbdallāh al-Rīfī, de l'assiéger. Ici la version marocaine diffère de la version européenne quant à la cause de l'évacuation de cette ville par les Anglais. Si les deux versions s'accordent pour dire que les Anglais ont évacué Tanger sans coup férir et après avoir démoli les tours et les fortifications, les historiens marocains, en revanche, affirment que les Anglais ont agi ainsi en représailles à la sévérité du siège que leur avait fait subir le général ʿAlī al-Rīfī. Quant aux historiens européens, ils prétendent que cette évacuation a eu lieu pour des raisons de politique intérieure: le gouvernement et le parlement anglais craignaient de voir le duc d'York, qui s'était converti au catholicisme, prendre Tanger comme base d'opérations pour attaquer le roi Charles II et prendre le pouvoir. C'est pourquoi le souverain anglais aurait donné l'ordre à lord Dartmouth d'évacuer Tanger.

Malgré tout, ces derniers historiens reconnaissent, entre autres causes de cette évacuation, la difficulté qu'avaient éprouvée les Anglais à repousser les attaques des Marocains. L'expérience nous a suffisamment prouvé que les Européens n'ont jamais abandonné un seul pouce de terre musulmane occupée sans y avoir été contraints et battus.

Quoi qu'il en soit, l'armée, conduite par le général 'Alī ibn 'Abdallah al-Rīfī, pénétra dans Tanger au mois de *rabi' I* 1095 (février 1684). Sans perdre de temps, le général se mit à reconstruire ce qu'avaient démoli les Anglais et à restaurer les mosquées, les murailles, les tours et tout ce qu'ils avaient détruit durant leur séjour et au cours de leur fuite.

La reprise de Larache

La perte de Larache fut des plus catastrophique pour les musulmans du Maroc, car cette ville n'avait pas été occupée *manu militari* par l'ennemi espagnol mais elle lui avait été cédée par l'un des rois du Maroc en échange de son appui pour reprendre le pouvoir dont il prétendait avoir été frustré. Tandis que les fils et petit-fils d'al-Manṣūr le Saadien se disputaient le trône, les Européens essayaient de tirer profit de cette situation, désirant tous occuper Larache qui était alors un centre stratégique important. Or, Muḥammad Shaykh s'était enfui en Europe pour demander aux rois étrangers de lui prêter main forte contre ses deux frères. Mais le roi d'Espagne, Philippe III, fut mis au courant de cette intention et des négociations s'engagèrent, à l'issue desquelles le prétendant au trône marocain accepta de céder Larache au roi d'Espagne à condition d'être aidé à reconquérir son trône. Le marché conclu, Muḥammad Shaykh rentra à Fès et les Espagnols occupèrent Larache en 1019 (1610). Larache demeura sous la domination espagnole pendant plus de quatre-vingts ans, jusqu'à l'avènement de Moulay Ismā'īl. Ce grand roi lança contre cette ville une importante armée, l'assiégea et empêcha les Espagnols d'en sortir pendant plus de cinq mois. De violents combats s'engagèrent entre assiégeants et assiégés, couronnés par l'éclatante victoire des Marocains. La reprise de Larache, qui eut lieu le mercredi 18 *moharram* 1101 (1^{er} novembre 1689), causa aux Marocains une immense joie qui n'avait d'égale en intensité que la douleur qu'ils avaient éprouvée lors de sa perte.

La reprise d'Acila

Le port d'Acila, quant à lui, était tombé aux mains des Portugais au début du règne des Banū Wattās. Récupéré par les premiers rois saadiens, il fut repris une seconde fois par les Portugais. Passant ainsi de mains en mains, il finit par échoir aux Espagnols. Lorsque le général Ibn Ḥaddū en eut terminé avec Larache, il reçut l'ordre du Sultan de se diriger vers Acila pour l'assiéger. À bout de force, les assiégés demandèrent d'avoir la vie sauve, ce qui leur fut accordé, sous réserve de l'approbation du Sultan. Mais, craignant de subir le pire, ils s'enfuirent nuitamment sur leurs vaisseaux. Les Marocains pénétrèrent alors dans Acila en 1102 (1691).

Les armées de Moulay Ismāʿīl

La milice des Wadāya

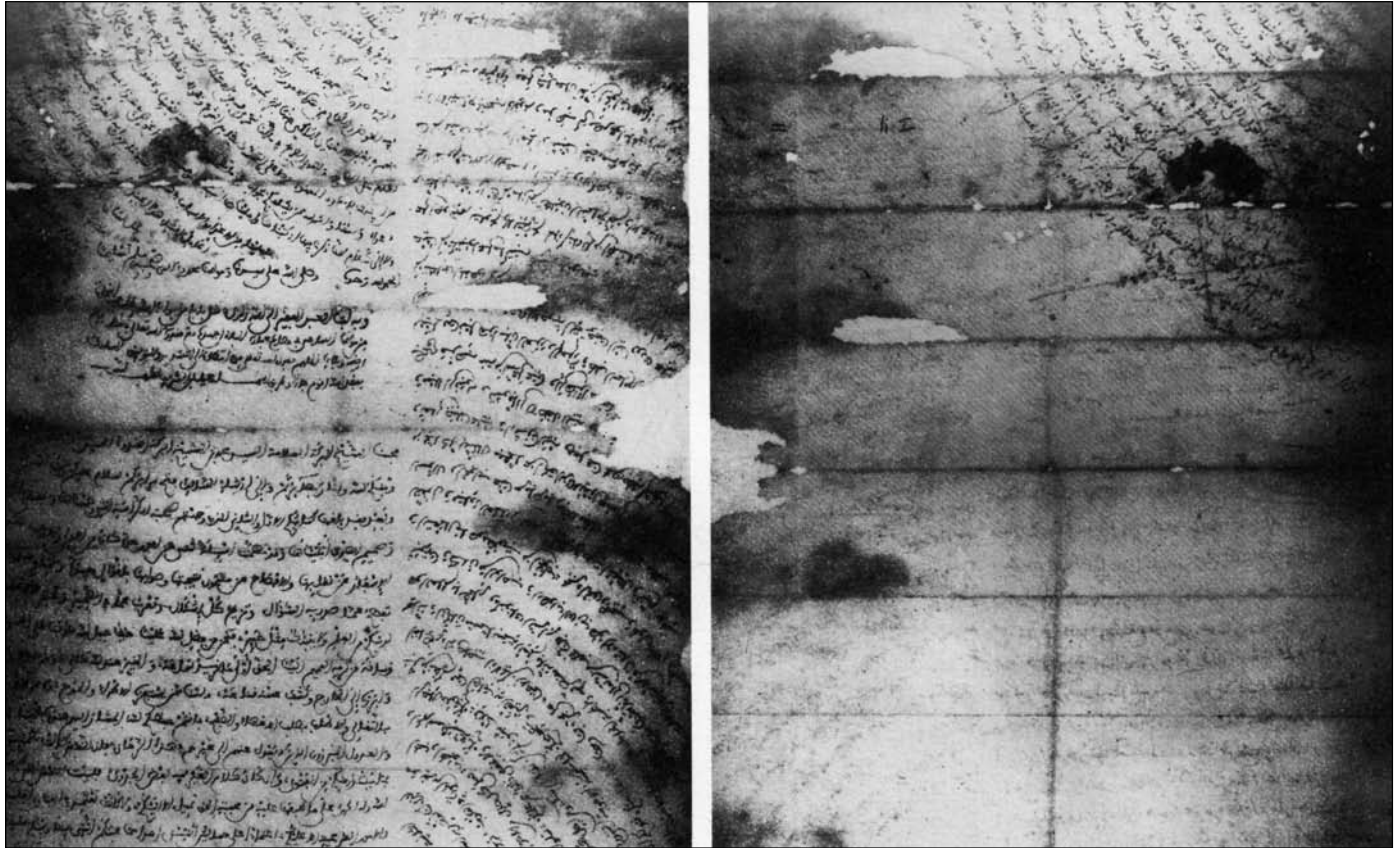
Les rois marocains recrutèrent leurs soldats soit au sein de *ḵabīla* de leur clan, soit au sein de *ḵabīla* alliées. Les Almoravides, par exemple, s'appuyaient sur les *ḵabīla* sanhādja (lamtūna, lamta et autres), tandis que les Almohades avaient l'appui des *ḵabīla* mašmūda. Il en fut ainsi jusqu'à l'avènement des Saadiens. Ils recrutèrent leurs soldats parmi les *ḵabīla* de Bédouins arabes introduits au Maroc du temps d'al-Manšūr l'Almohade et qui s'étaient établis au sud du pays. Les Saadiens constituèrent, à partir de ces *ḵabīla*, une milice connue sous le nom de milice des Wadāya. Les Wadāya s'étaient dispersés à la suite de la décadence des Saadiens. Au cours de son séjour à Marrakech, Moulay Ismāʿīl eut l'idée de les rassembler et d'en faire des soldats pour renforcer son pouvoir. Ces nouvelles recrues reçurent des uniformes et furent emmenées à Meknès, la capitale. On leur adjoignit des hommes de *Shbanāte* et de *Zirāra*. Leur nombre ayant augmenté, Moulay Ismāʿīl les divisa en deux groupes. Le premier fut envoyé à Fès tandis que le second demeurait au Riyād, à Meknès.

La milice des Bawāḵhīr

Moulay Ismāʿīl réfléchissait beaucoup aux causes qui rendent les nations fortes, stables et redoutables. Il finit par comprendre que cela résultait de leur puissance militaire. Mais il comprit aussi que leur décadence découlait de la trop grande autorité acquise par les militaires et leurs chefs. Il décida alors de créer une milice composée d'esclaves. Ces gens-là sont naturellement portés à l'obéissance, condition essentielle de la discipline, et, comme ils sont à la merci de leurs maîtres, ils sont naturellement portés à leur obéir.

Moulay Ismāʿīl pensait à cela lorsqu'il organisa la milice des Wadāya, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Un des secrétaires du Makhzen. Muḥammad ibn al-Kāsim ʿAlīlīsh¹⁷, dont le père était également secrétaire d'al-Manšūr le Saadien, lui dit un jour : « Le roi avait une milice d'esclaves et je possède le livre sur lequel mon père les avait inscrits. » Il lui fit voir ce registre et lui apprit qu'il y avait encore, dans la région de Marrakech, un grand nombre de ces esclaves, qu'il lui était possible de les rassembler et de les inscrire de nouveau sur un registre spécial pour les faire travailler dans l'armée. Moulay Ismāʿīl lui confia cette tâche et ordonna par écrit aux chefs des tribus de la région de lui prêter aide et assistance. ʿAlīlīsh se mit donc à rechercher ces esclaves et parvint à tous les enrôler. Il fit si bien que, dans toutes ces tribus, il ne resta plus aucun Noir, fût-il esclave, métis ou libre de condition. L'opinion publique fut scandalisée par cette mesure, notamment les *ʿulamāʾ*, dépositaires de la loi islamique qui interdit l'exploitation des hommes libres.

17. Contrairement à ce qui est mentionné dans A. al-Nāšīrī, 1954-1956, vol. IV, p. 26, où lui est attribué le nom de ʿUmar ibn Ḳasīm. En vérité, je possède une lettre manuscrite de ce secrétaire, adressée au vizir al-Yaḥmadi et signée Muḥammad ibn Ḳāsim. Le même nom est donné à ce personnage dans une lettre adressée par Moulay Ismāʿīl à notre ancêtre le *shaykh* al-Islām Sīdī Muḥammad ibn ʿAbd al Ḳādir al-Fāsī. Al-Ḍuʿa ysḵif-Ribāṭī le nomme également ainsi.



8.7. Lettre n° 12 de la correspondance entre le sultan Moulay Ismā'īl et le *shaykh* al-Islām Sīdī Muḥammad al-Fāsi.
[S. E. M. El Fasi.]

Cette question fit naître une longue polémique entre le roi et les *‘ulamā’* de Fès et entraîna une correspondance fournie, dont une célèbre partie existe encore, entre Moulay Ismā‘īl et le *shaykh* al-Islām Abū ‘l-Su‘ūd al-Fāsī¹⁸.

Pour revenir à Moulay Ismā‘īl, je dois formuler cette observation générale à son sujet. Si, comme le prétendent les Européens, il était réellement farouche, cruel et despote, un simple savant, n’ayant d’autre force que celle de la foi et du droit, ne lui aurait pas tenu tête. Mais Moulay Ismā‘īl, qui craignait Dieu et respectait ses lois, était persuadé qu’il agissait conformément à la loi musulmane dans cette affaire qu’il considérait comme le plus grand bien réalisé en faveur du Maroc et de l’islam. Ce qui l’encourageait davantage à maintenir sa position, c’est le fait que sa responsabilité dans cette affaire était atténuée par le rôle joué par Muḥammad ibn Kāsim ‘Alīlīsh dans la réduction en esclavage des hommes de condition libre, lequel prétendait que ces derniers, ou tout au moins leurs pères, avaient déjà été esclaves du temps des Saadiens. De plus, Moulay Ismā‘īl avait l’accord de certains *‘ulamā’* plus accommodants, tels que ce savant qui écrivit au *shaykh* al-Islām al-Fāsī, sans la dater ni la signer, une lettre dans laquelle il lui disait notamment : « Que ne disiez-vous dans votre lettre [celle adressée à Moulay Ismā‘īl] : notre seigneur, victorieux par la grâce de Dieu, et guidé dans toutes ses actions et particulièrement dans le recrutement de ces esclaves avant leur réduction en esclavage et les précautions prises à l’égard de la loi musulmane. Cette question ayant été étudiée à fond, il ne reste plus rien à faire après toutes les justifications qui ont été avancées. Tout est entre les mains de notre seigneur — que Dieu le rende victorieux ! — qui agit conformément à nos propres directives et à celles des autres *‘ulamā’* ; tout cela, afin d’avoir la conscience tranquille, que Dieu le garde éternellement pour nous-mêmes et pour tous les musulmans ! Il possède d’ailleurs à ce sujet une documentation amplement suffisante pour convaincre tout sceptique et critique. Parler ainsi, c’est dire la vérité. C’est ce que vous auriez dû faire, sans crainte de contrevenir en aucune façon aux lois divines et humaines. J’espère que vous vous montrerez plus conciliant dans votre correspondance adressée à notre seigneur, que Dieu lui accorde son appui !, afin qu’il en soit satisfait. C’est parce que je vous estime que je vous ai donné ce conseil. »

La correspondance échangée à ce sujet entre le Sultan et les *‘ulamā’* s’est prolongée jusqu’à la mort de Sīdī Muḥammad ibn ‘Abd al-Kādir al-Fāsī, en 1116 (1704/1705), et avait certainement débuté dans la dernière décennie du XI^e siècle de l’hégire. Cependant, la première des lettres de cet échange qui nous soit parvenue est celle datée du 28 *dhu ‘l-ka‘da* 1104 (juillet 1693). Le souverain y demandait à Sīdī M’ḥammad d’étudier l’argumentation de ‘Alīlīsh relative à la réduction des hommes libres en esclavage, de préciser si cette opération était conforme à la loi et de dire s’il l’approuvait ou non. Ce savant avait sans nul doute répondu franchement à cette question, ou alors il avait insinué que la loi ne permettait pas de réduire des hommes libres en esclavage. Le désaccord s’aggrava au point que le Sultan, irrité,

18. A. al-Nāṣirī, 1954-1956, vol. IV, p. 42.

écrivit une lettre¹⁹ au sujet de laquelle l'auteur d'*al-Istikṣā* dit: « Au même mois de *dhū 'l-ka'da* de la même année, c'est-à-dire en 1108 (1696–1697), le *ḳādī* et les *'ulamā* de Fès reçurent du Sultan un lettre leur reprochant de ne pas avoir approuvé la réduction en esclavage des hommes inscrits sur le registre. Une deuxième lettre parvint, dans laquelle le monarque faisait l'éloge de la population de Fès, critiquait sévèrement les *'ulamā* et ordonnait la destitution du *ḳādī* et des officiers publics de cette ville²⁰. »

Le premier écrit auquel faisait allusion ce passage de *al-Istikṣā* fait partie de ma collection personnelle. Il fait état de questions nombreuses et répétées se résumant en ceci: le Sultan avait jugé nécessaire et indispensable d'organiser une armée pour défendre le territoire de l'Islam. Il développa dans cette longue lettre son point de vue sur l'institution de cette armée d'esclaves et demanda au destinataire de la distribuer aux *'ulamā* et de leur demander leur réponse. Nous ne possédons qu'une seule de ces réponses, celle de Sīdī M'ḥammad dans laquelle il est catégorique: « Quant à celui dont on ne pourrait prouver la condition d'esclavage, il y a unanimité entre les savants pour dire qu'il est libre et qu'il n'est nullement permis de le posséder ni de disposer de sa personne soit en le vendant, soit de toute autre manière, car les hommes naissent libres. »

C'est alors que le monarque, pour convaincre le *shaykh* al-Islām de la nécessité d'organiser l'armée des Bawāḳhīr, eut recours au moyen suivant: par lettre datée du mois de *djumādā' I* 1110 (décembre 1698), il le prenait à témoin qu'il avait affranchi tous ces esclaves, dont il avait constitué une milice, et qu'il les avait gardés en gens de mainmorte pour assurer la défense du territoire de l'Islam.

Nous ignorons quelle fut la réponse de Sīdī M'ḥammad. Cependant, dans une correspondance à ce sujet, dont la date n'est pas loin de celle de la mort du savant (*radjab* 1115/automne 1703), nous trouvons une indication qui n'a pas de rapport direct avec le sujet mais qui a trait à l'enrôlement des habitants de Fès dans le corps des archers. Il semble que le Sultan ait également consulté le savant au sujet de cette dernière question et qu'il ait reçu une réponse non satisfaisante. Il profita alors de cette occasion pour lui adresser une longue lettre, dont on trouvera le texte intégral dans le recueil des lettres de Moulay Ismā'īl cité plus haut.

L'année suivante, Sīdī M'ḥammad mourut et Moulay Ismā'īl continua à demander leur accord aux *'ulamā* de Fès. L'affaire connut diverses péripéties jusqu'en 1120 (1708/1709), date à laquelle le monarque les contraignit finalement à approuver le *Dīwān al-'Abīd* (Registre des esclaves).

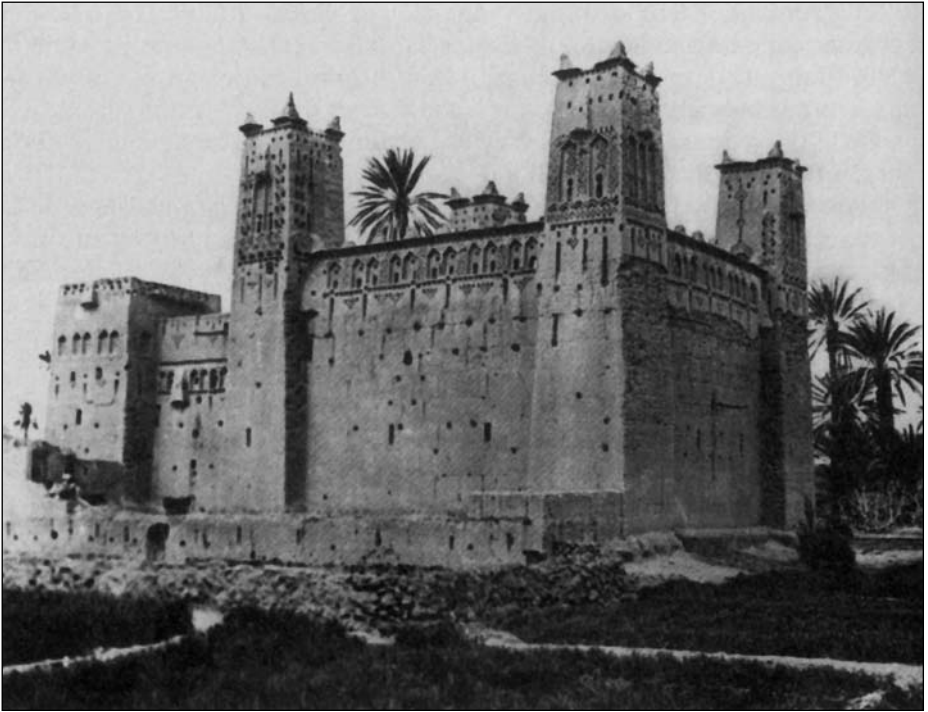
Tel est l'historique de la création de la milice des Bawāḳhīr, que nous avons tracé brièvement, certes, mais en nous appuyant sur des documents importants et uniques. Cette milice, à son début, a contribué dans une très

19. Cette correspondance, d'une importance capitale d'un point de vue historique, social, juridique et religieux, a été publiée par l'auteur de ce chapitre avec reproduction photographique de documents, dans la revue *Hesperis-Tamuda*, dans un numéro spécial publié en 1962 à l'occasion du troisième centenaire de l'accession au pouvoir de Moulay Ismā'īl.

20. A. al-Nāṣirī, 1954-1956, vol. IV

large mesure à faire régner la paix et la sécurité dans le pays unifié. Moulay Ismāʿīl avait en effet fait construire des forteresses et des citadelles (*kaṣaba*) dans toutes les régions du Maroc, des frontières algéro-marocaines jusqu'aux confins méridionaux du Sahara. Des garnisons furent envoyées dans ces forteresses et les fils des soldats, qui étaient venus avec leur famille, recevaient une formation spéciale, ce qu'il importe de mentionner ici.

Grâce à cette puissante milice, Moulay Ismāʿīl réussit à faire recouvrer au Maroc sa force et son prestige aux yeux des grandes nations de l'époque, qui commencèrent alors à le redouter. Cette milice lui permit également, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de faire régner la sécurité au Maroc et de rendre à ses habitants confiance et tranquillité d'esprit.



8.8. Walad Dāwūd Aīt Hamū, ou la *kaṣaba* de Maṣṣūr à Skoura, dans la province de Ouarzazate, probablement construite au XVIII^e siècle.

[© Ministère des affaires culturelles, Maroc.]

Moulay Ismāʿīl nomme ses fils vice-rois dans les différentes régions du Maroc

Cette désignation compte parmi les faits qui ont causé à Moulay Ismāʿīl les plus grandes difficultés. Ce souverain, en effet, avait un très grand nombre d'enfants dont le chiffre, à sa mort, s'élevait à 500 garçons et autant de filles.

Il ne pouvait donc les satisfaire tous. Aussi aurait-il mieux valu pour lui d'appliquer dès le début, la solution à laquelle il parvint finalement, après d'amères expériences.

En 1111 (1699/1700), il répartit ainsi les provinces marocaines entre ses fils: Moulay Aḥmad (surnommé al-Dḥahabī) fut envoyé au Tadla avec 3 000 soldats noirs; Moulay ʿAbd al-Mālik fut envoyé au Darʿa à la tête de 1 000 cavaliers; Muḥammad al-ʿAlem dans le Sous, avec 3 000 cavaliers; Moulay al-Ma'mūn al-Kabīr à Sidjilmāsa. Ce dernier s'établit à Tizīmī, avec 500 cavaliers, mais il mourut deux ans plus tard. Il fut remplacé par Moulay Yūsuf en 1113 (1701/1702). Moulay Zaydān fut envoyé au Maroc oriental. Il lança des expéditions contre les Turcs et il pénétra même une fois dans la ville de Mascara où il saccagea le palais de l'émir ʿUṭhmān Bey. Son père le destitua, étant donné le pacte qui l'unissait au calife ottoman, et le fit remplacer par Moulay Hāfiḍ.

Ceux des fils aînés de Moulay Ismāʿīl qui n'avaient pas obtenu de vice-royauté se sentaient lésés. Bien plus, certains tentèrent d'occuper des provinces par la force, tel Moulay Abū Naṣr, qui attaqua son frère Moulay ʿAbd al-Mālik, le battit et s'empara du Darʿa. Le prince vaincu prit la fuite. Le Sultan envoya son fils Moulay Sharīf pour reprendre à Abū Naṣr la province du Darʿa, laquelle lui fut attribuée en remplacement de ʿAbd al-Mālik qui s'était montré incapable de se défendre. Sur ces entrefaites, Moulay Muḥammad al-ʿAlem se souleva dans le Sous, se fit proclamer sultan et marcha sur Marrakech qu'il assiégea et occupa. Moulay Ismāʿīl envoya contre lui son fils Moulay Zaydān, qui combattit le révolté pendant deux ans. Ayant vu les conséquences fâcheuses de cette expérience, les disputes qu'elle provoquait entre ses fils de son vivant, certains allant jusqu'à revendiquer le trône, Moulay Ismāʿīl se mit à envoyer au Tafīlalet tous ses fils qui avaient atteint l'âge de la puberté. Il les faisait installer chacun dans une maison, la plupart du temps en compagnie de leur mère; il leur donnait un lot de palmiers et une terre à cultiver ainsi qu'un certain nombre d'esclaves pour les aider dans leurs travaux. Le souverain avait ainsi agi sagement, car il avait un trop grand nombre de fils pour leur faire mener à tous une vie princière à Meknès ou dans les autres villes du Maroc. En les envoyant à Sidjilmāsa, il avait résolu ce problème. En 1130 (1717/1718), il destitua tous ses fils, excepté Moulay Aḥmad al-Dḥahabī, gouverneur du Tadla, qui avait réussi dans sa tâche puisque, durant les vingt années ininterrompues de ses activités, il n'y eut, dans sa province, aucun soulèvement ni dirigé contre lui ni fomenté par lui contre son père.

À la suite de cette mesure, le pays connut la paix et la tranquillité et l'œuvre d'édification de Moulay Ismāʿīl durant les dix dernières années de sa vie fut manifeste. Les Marocains s'adonnèrent au commerce et à l'agriculture et contribuèrent au développement des richesses du pays, encouragés qu'ils étaient par une sécurité totale. Aussi, les historiens s'accordent à affirmer que, durant cette période, il n'y avait plus de voleurs ni de bandits de grand chemin, et cela grâce aux mesures sévères prises tant contre les coupables d'un crime que contre leurs complices. Il découla de cette situation un grand

bien-être et une aisance de vie, grâce aux moyens dont disposait l'écrasante majorité de la population.

Moulay Ismā'īl était demeuré cinquante-sept ans sur le trône. Aucun roi du Maroc, ni même de tout l'islam, antérieur ou postérieur, n'a régné durant une aussi longue période, excepté al-Mustanşir al-ʿUbaydī, qui fut proclamé roi à l'âge de sept ans et qui régna jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. Moulay Ismā'īl mourut le samedi 28 *radjab* 1139 (21 mars 1727).

Les successeurs de Moulay Ismā'īl

Après le décès de Moulay Ismā'īl arriva ce qui devait arriver, c'est-à-dire que ses nombreux fils qui, déjà de son vivant, se disputaient le pouvoir régional que leur avait accordé leur père, se mirent à se soulever pour accéder au pouvoir suprême. Pendant des dizaines d'années, aucun de ces prétendants n'arriva à établir un pouvoir solide et durable. Le premier d'entre eux, Moulay ʿAbdallah, fut intronisé et destitué plusieurs fois.

Le rôle de la milice des *Bawākhīr*, qui avait été créée pour maintenir l'ordre et faire régner la tranquillité, fut désastreux. Des institutions identiques dans les dynasties musulmanes depuis les Abbassides de Bagdad jusqu'aux Ottomans, avec leurs janissaires, furent une calamité pour ces dynasties et pour les peuples qui en pâtissaient.

Vers la fin du XVIII^e siècle, un grand roi, Sīdī Muḥammad ibn ʿAbdallāh ou Muḥammad III, accéda au trône du Maroc. Il rétablit l'ordre, renforça le pouvoir royal et fit du Maroc un pays respecté par toutes les nations.

Il s'intéressa en premier lieu à l'essor du commerce et, pour cela, il entreprit de moderniser les ports, en particulier celui de Mogador appelé depuis lors Essaouira (la petite muraille ou, d'après une autre étymologie, le petit plan, parce qu'un plan de la construction de ce port circulait parmi les ouvriers). Il conclut des accords commerciaux avec certains États européens, en particulier, en 1757, avec le Danemark sur ses relations privilégiées avec le port de Safi.

Sur un autre plan, Muḥammad III fut un réformateur²¹ : il s'intéressa directement à l'Université *Ḳarāwiyyīn* de Fès et rédigea des textes réformant les programmes des études, modifiant les textes à étudier, les disciplines à enseigner, etc.

Au point de vue religieux, il était partisan de la pureté originelle de l'islam, qui exclut ce que l'on appelle le maraboutisme, c'est-à-dire le culte des saints et le fait de leur demander d'intercéder auprès de Dieu en faveur des hommes. Ces tendances fondamentalistes restèrent pourtant limitées parce qu'en cette fin de XVIII^e siècle, le mouvement wahhabite en Arabie réclamait des réformes beaucoup plus radicales que celles voulues par Muḥammad III. Au cours de cette période, celui-ci était en excellents termes avec le *shārīf* de La Mecque, Sourour, auquel il avait donné une de ses filles en mariage.

21. *Ibid.*, chapitre sur le règne de Muḥammad III.

Comme les Wahhabites étaient les ennemis des *shārīf* de La Mecque, Muḥammad III prit soin d'éviter des réformes s'apparentant de trop près à l'idéologie wahhabite. Il n'empêche que durant son règne et celui de son fils, Moulay Sulaymān, le pouvoir des confréries diminua très sensiblement.

Sur le plan des relations extérieures, Muḥammad III continua, tout au long de son règne, à conclure des accords avec les nations étrangères. Il reconnut l'indépendance des États-Unis d'Amérique, proposa l'abolition de l'esclavage à Louis XV et appuya l'Empire ottoman dans son conflit avec l'Empire russe. En 1767, il expulsa les Portugais de Mazagān²², mais la mort le surprit lors des préparatifs du siège de Ceuta.

En conclusion, on peut dire que le règne de Muḥammad III fut le facteur essentiel de la stabilité de l'État et du pouvoir de la dynastie alawite. Son amour de la paix fit qu'il ne recourut à la guerre que pour la libération de Mazagān, tandis que toutes les questions internes ou externes étaient résolues par la négociation et le dialogue. D'une façon générale, cette politique sage et réaliste eut des résultats favorables pour le peuple marocain qui put jouir, pendant cette deuxième moitié du XVIII^e siècle, d'une prospérité générale et d'une sécurité totale.

22. Le nom de cette ville située sur la côte atlantique, au sud de Casablanca, n'est pas d'origine étrangère, comme on le pense souvent; c'est le nom d'une tribu berbère, les Banū Mazghawa, qui vivait aux alentours de Mazagān. Ce même nom est celui que portait la ville d'Alger, pour les mêmes raisons, et qui s'appelle chez les géographes et les historiens arabes Jazu' un Bani Mazghawa.